

Gabrielle RUBIN
POURQUOI ON EN VEUT AUX GENS QUI NOUS FONT DU BIEN
LA HAINE DE LA DETTE
Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2008 (2006)

Question que chacun se pose plutôt dans l'autre sens : pourquoi les gens auxquels nous faisons du bien nous en veulent-ils ou pourquoi montrent-ils si peu de gratitude ? Envisager la question comme Gabrielle Rubin, c'est déjà faire preuve d'une capacité d'auto-analyse et d'une honnêteté critique pas si fréquente que ça.

Mais qu'on la prenne dans un sens ou dans l'autre, on arrive au même constat : recevoir semble plus difficile que donner.

La grille de compréhension utilisée-là est psychanalytique. Elle prend donc en compte l'ambivalence qui structure notre psyché, avec toutes ses noirceurs inconscientes. Et les exemples cliniques dont elle se sert pour illustrer son propos valident cet axe de lecture.

La difficulté à recevoir est mise en valeur par ceux et celles qui se sentent dans une dette impossible à rembourser, comme Colette, Juliane ou Richard et ceux et celles qui, au contraire, ne doivent rien, aveugles à ce qui leur a été donné. Je ne suis pas certain qu'il faille suivre Gabrielle Rubin quand elle interprète comme des effets d'une « dette négative » les viols et les assassinats de Guy Georges, ou le « suicide » par cancer interposé de Fritz Zorn¹ ?

Il y a, me semble-t-il, une erreur fondamentale dans la compréhension de la dette telle que l'autrice l'entend. Elle affirme que si toutes les dettes « *sont connues du donateur et du récipiendaire* », elles « *peuvent donc être acquittées lorsque le bénéficiaire le désire.* » (p 32). Cette idée d'un acquittement, d'un apurement, d'un remboursement, d'une annulation, soutient toute sa compréhension... et montre qu'elle n'a visiblement pas compris la fonction de la dette positive, celle du don reçu, qui ne vise nullement sa disparition mais qui est le moyen de construire la confiance et le lien. Elle confond la logique du donnant-donnant qui limite la liberté du donataire, et celle du don accepté et reconnu qui enrichit, humainement parlant, les deux parties.

Elle généralise dette négative et effets négatifs d'une dette non acceptée, ou d'une revendication fondée sur l'inadéquation entre ce qui a été donné et ce qui a été reçu, ou entre ce qui était légitimement attendu et ce qui a été donné. Son travail avec les patients vise toujours à « apurer » la dette, la reconnaître pour ensuite la faire disparaître, comme si elle était une dette comptable, remboursable, annulable. Le malentendu est profond : « *Ce qui intéresse le psychanalyste, c'est la constatation que l'obligation absolue découverte par les ethnologues d'apurer toute dette s'applique tout aussi rigoureusement aux dettes affectives individuelles, et que celles-ci restent psychiquement actives tant qu'elles n'ont pas été clarifiées et apurées.* » (p 31). Tout l'ouvrage qui se met en place ensuite dans les cures vise à répondre à ce programme. Sauf que, me semble-t-il, Mauss n'a jamais dit qu'il s'agissait d'apurer les dettes, mais bien au contraire de répondre à une triple obligation qui tisse du lien : donner-recevoir-rendre. Don et contre-don sont inséparables.

On en veut certes aux gens qui nous font du bien si leurs dons ne sont pas reçus comme tels, et surtout s'ils nous imposent d'entrer dans des relations, des dépendances, que l'on ne veut pas.

Mais il y a aussi, bien plus souvent me semble-t-il, des occasions d'en vouloir aux gens qui ne nous font pas du bien. Le problème c'est que la tendance est forte alors de faire payer à des innocents ce que l'on a injustement subi, diffusant ainsi l'injustice². L'apurement de toute dette, c'est renoncer à humaniser le monde, c'est ne pas accepter l'approximation des bonnes intentions, c'est refuser le contre-don qu'est la gratitude qui nous ouvre à plus grand que nous-mêmes, c'est oublier que l'estime de soi se construit dans et par les échanges de dons.

¹ Cf. Fritz Zorn. *Mars*. Gallimard, Paris, 1982 (1977). *Zorn*, mot allemand qui se traduit par « colère », a été choisi comme pseudonyme par l'auteur qui s'appelait Angst, « angoisse » !

² Cf. les concepts de la thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy.